

# Auvergnat

*Albert, un vieil Auvergnat de 73 ans, vit à San Francisco depuis 50 ans. Madeleine, une jeune fille de 19 ans vit à Arnac une petite commune près d'Aurillac.*

*Albert et Madeleine ne se sont jamais rencontrés, mais ils sont en correspondance électronique et téléphonique depuis 3 ans.*

*Il y a un mois Madeleine a confessé à Albert qu'elle préfère les femmes aux hommes et que cela la rend malheureuse. Après plusieurs échanges le vieil homme lui écrit qu'il est en train de préparer un assez long texte qui pourrait sans doute être plus utile que les échanges téléphoniques ou de courriel.*

*Le dialogue qui suit est la transcription d'un échange qui a eu lieu une semaine après la promesse du « texte ».*

M. Je n'ai pas encore reçu le texte.

A. Je l'ai refait trois fois. Ma tentative de généraliser en partant de tes réactions n'a donné aucun résultat acceptable. Tout était artificiel et, surtout, tout me semblait inutile.

M. Vous auriez dû me laisser décider de son utilité.

A. Je voulais qu'il s'adapte mieux à ce que tu m'avais dit... c'est sans doute mieux d'en parler.

M. C'est ce que j'ai toujours pensé, mais vous m'aviez convaincue du contraire.

A. Je le sais... cette maudite obsession de la parole écrite. Mais, dans ton... dans ton cas, il y a plus que ça... Je craignais que la dynamique de la conversation, le ton de la voix, les pauses risquaient d'envelopper le tout dans une brume de bons sentiments, dans un nuage d'affection.

M. Et ce n'est pas bien, ça ?

A. Pas forcément. Le détachement lié à l'écriture permet un regard, disons, plus théorique, qui va bien au-delà de ta situation concrète.

M. Vous avez sans doute raison, mais... ce n'est pas de théorie que j'ai besoin...

A. Je n'en doute pas... mais, parfois, un saut en arrière permet de jeter un regard sur l'ensemble et rendre plus facile la compréhension du cas spécifique. Des millions de filles sont dans des situations plus ou moins semblables à la tienne et donc il y a quelque chose d'impersonnel, quelque chose qui relève des conditions sociales... oui... pas trop de théorie comme tu dis.... C'est pour ça aussi que je n'ai pas fini le texte. J'avais, par exemple, commencé avec une attaque en règle contre ceux qui critiquent les préférences amoureuses et sexuelles des autres. Une attaque presque hargneuse...

M. Ça m'intéresse... parlez-moi de cette « attaque ».

A. Je ne sais pas si ça vaut la peine...

M. Ça m'intéresse

A. Si tu veux... un instant... j'ouvre le texte.... le voilà... « J'ai beau être compréhensif, trouver des justifications, me mettre à la place des autres... j'arrive toujours aux mêmes conclusions : ceux qui critiquent les préférences amoureuses, sexuelles ou amicales d'une personne non seulement ne brillent pas par leur intelligence, mais leur sensibilité est réduite à zéro. »

M. Ouais... Je connais plein des gens qui n'aiment pas les homos, mais qui sont intelligents et

sensibles.

A. C'est vrai, mais ces personnes, intelligentes et sensibles, deviennent sottes et indifférentes... non, pas indifférentes... méchantes, quand elles jugent les préférences sexuelles, des autres. Il ne s'agit pas d'aimer ou de ne pas aimer certains comportements, mais d'aimer ou de ne pas aimer une personne particulière qui a un certain comportement.

M. Est-ce que vous avez une explication ? Et si vous les jugiez sottes seulement parce qu'elles ne pensent pas comme vous ?

A. Je ne crois pas. Par contre, je pense que la religion, le conformisme, l'inertie intellectuelle et psychologique et, surtout, la peur de ce qui bout dans leurs tréfonds les empêchent d'accepter un rapport aux autres qui ne soit pas fondé sur les conventions les plus répandues.

M. La peur ? La peur de ce qui est différent ?

A. Je ne parlerais pas de diversité, car ce mot s'applique très mal à l'homosexualité : celle qui est plus attirée par les femmes que par les hommes n'est aucunement « différente » de celle qui préfère les hommes ou, si on veut vraiment conserver le terme « différence », la différence n'a aucune valeur ni morale, ni politique, ni psychologique... et donc, ce n'en est pas une.

M., Mais je me sens différente ! Et même si je crois, comme vous, que cette différence n'a aucune valeur morale ou politique, elle est tellement importante psychologiquement que je suis incapable de ne pas lui donner de la valeur. Je souffre.

A. Si tu te sens différente, ce serait vraiment bête que je dise que tu ne le ressens pas... mais, tu n'es pas différente parce que tu aimes les femmes, mais parce que, comme tout être humain, tu as des milliards d'éléments qui font que tu es ce que tu es. Que tu es Madeleine. Par exemple, tu m'as dit que tu n'aimes pas la soupe de carotte avec du gingembre, donc tu es différente de bien de gens qui l'aiment ...

M. Vous exagérez. Cet exemple... cet exemple

A. Cet exemple ?

M. Cet exemple me... je dois vous le dire ?

A. Bien sûr

M. Ça me fait penser que vous dites... un peu n'importe quoi.

A. Ce sont les moutons qui suivent les sentiers battus qui disent souvent n'importe quoi. Mais, vu qu'ils sont nombreux, on a l'impression qu'ils disent des choses vraies... profondes... Ce sont les conventions sociales qui « exagèrent ». Tu peux très bien imaginer une société où la soupe de carottes avec le gingembre est considérée comme un met envoyé par Dieu et que si tu ne l'aimes pas tu es une sorcière qui mérite d'être brûlée.

M. Oui, mais cette société n'existe pas tandis que les gens qui considèrent l'homosexualité comme quelque chose de « divers » et souvent d'inacceptable sont partout. Et, ce qui, pour moi, est important, c'est qu'il y en a beaucoup dans mon cercle familial et parmi mes amis.

A. Et, c'est bien parce que ton « cercle » te considère « diverse » que tu te sens « diverse ».

M. Que ce soit mon entourage ou que ce soit n'importe quoi d'autre... ce que je ressens, c'est une différence par rapport à mes copines, à ma mère, à ma sœur...

A. Et cette différence te fait, indirectement, souffrir...

M. Indirectement ? Je souffre, c'est tout. Il n'y a pas de directement ou indirectement.

A. Indirectement, parce que ta différence serait (et je suis sûr qu'elle le sera) source de bonheur et de plaisir si les conventions sociales ne faisaient pas de tes « cercles » des donjons protégeant

des idées déliquescents.

M. Depuis que nous en parlons, vous revenez toujours au même point... les conventions... mais vous m'avez déjà dit qu'on ne se libère pas des conventions par un simple acte de volonté, ni par une conscience politique...

A. Bien sûr. Mais, on peut se libérer par amour... Non, ce n'est pas ça que je veux dire. Tu peux très bien les libérer en t'appuyant sur leur amour.

M. C'est facile à dire, mais... où vais-je trouver la force...

A. Si on continue avec l'image du donjon, il faut que tu bâtisses un beffroi et que tu t'approches des murs familiaux et amicaux sans crainte...

M. Votre discours devient trop baroque. Et puis, c'est bien la crainte de leurs réactions qui m'empêche de leur dire...

A. Sortons du moyen-âge, oublions donjons et beffrois et revenons à nos jours. Parlons, par exemple, de la réaction de K. quand tu lui as annoncé tes préférences amoureuses et sexuelles.

M. Oui, c'est mieux et ce sera sans doute plus clair.

A. Quand K, au début, te dit qu'il faut que tu parles à ta mère, elle est insensible : ton problème, au lieu de faire naître un mouvement d'empathie envers toi, la renvoie et la referme dans son rapport avec sa mère. Non... elle n'est pas insensible, elle est sensible à ses rapports avec sa mère. Elle se met au centre, car elle a sans doute autant de problèmes que toi et moi. Mais si, lors de ta « confession », elle se met au centre, elle aussi doit se dénuder comme tu l'as fait. Elle doit risquer, comme toi. Lorsqu'une personne se livre toute nue, c'est la sensibilité de l'autre, qui devrait l'envelopper et la protéger... Mais, si j'ai bien compris, il s'agit d'une vieille histoire. Maintenant elle a changé d'avis.

M. Sa réaction avait été un peu trop rapide... la surprise trop grande... mais après réflexion...

A. Après réflexion... elle te conseille d'aller chez un psy. Je crains que ce que tu appelles « réflexion », ne soit que de l'inertie, qu'une acceptation des slogans qui remplissent journaux, télé, conversations entre amis... Une réflexion inintelligente.

M. Ce n'est pas parce que quelqu'un conseille d'aller chez le psy que... qu'il manque d'intelligence.

A. Bien sûr. Mais, je parle d'un cas concret. Je parle d'une jeune fille...

M. Le cas concret ce n'est pas une jeune fille, mais moi...

...

M. Vous ne parlez plus ?

A. Je réfléchissais à ta réaction... oui, c'est toi, mais je parlais de jeune fille parce qu'il y a des millions de jeunes filles qui préfèrent les filles et qui souffrent parce qu'elles craignent les réactions de leurs proches.

M. Je n'ai pas peur de leurs réactions, j'ai peur de leur faire du mal...

A. Je dirais plutôt que tu as peur que si tu les déstabilises, elles te fassent du mal.

M. Vous ne savez quand même pas mieux que moi ce que je ressens...

A. Sans doute pas. Mais quoi de plus facile que de dire à quelqu'un qui patauge dans des souffrances psychologiques d'aller chez un psy ? Les pys ne sont-ils pas là pour nous aider ?

M. Que ce soit facile ou non, pour moi est sans importance...

A. Le fait d'aller chez une psy n'est pas un mal en soi... mais... il y a d'autres voies, d'autres voix à essayer. Je crains qu'en allant au début chez un psy, tu risques de rendre rigide et très peu malléable ce qui peut encore prendre des formes différentes...

M. Ce n'est pas du tout le début... je viens de vous en parler, mais j'ai déjà beaucoup réfléchi et j'en ai parlé à deux autres personnes... Après votre courriel où vous me déconseilliez d'aller chez une psy, j'ai beaucoup réfléchi aussi à propos de la psy. Je pense que, aujourd'hui, je suis capable de ne pas m'enfoncer dans des souvenirs, ou de faire ressortir des mauvaises choses, je pense que je peux faire la part des choses, j'ai juste envie de parler à quelqu'un qui ne me connaît pas, et qui pourra peut-être me faire du bien. J'ai envie d'essayer, et si je vois que cela ne sert à rien, que cela ne m'apporte rien, j'arrêterai.

A. Si tu as envie d'essayer, essaie, mais attention... comme on dit : le remède peut être pire que le mal...

M. Pour le savoir, il faut essayer...

A. Oui... mais, il y a au moins deux choses qui vont influencer les... les résultats. Une qui dépend de ce que tu vas chercher et l'autre de la personnalité et de la méthode du psy.

M. Je ne cherche rien... je veux me libérer... libérer la parole, raconter...

A. Te libérer de quoi ?

M. De tout ce que j'ai de lourd et douloureux en moi... comme je vous ai déjà dit, je crois que ma préférence pour les femmes est liée au rapport avec ma mère... j'ai trop souffert dans mon enfance...

A. Je ne suis pas sûr qu'il y ait une cause... a posteriori on peut mettre n'importe quelle cause et si cela nous apaise... Je crois que d'un côté, il y a tes rapports avec ta mère et de l'autre ton homosexualité. Le fait de vouloir créer un lien de cause à effet me semble quelque chose d'artificial... non ce n'est pas ça que je veux dire... pas ça, en ce moment... je vais te poser une question. Si tu te sentais hétéro, est-ce que tu serais allée chez une psy ?

M. Je crois que non.

A. Donc, tu y vas parce que ton homosexualité est un problème...

M. Parce que je souffre...

A. Disons, parce que ton homosexualité te fait souffrir... mais je ne crois pas que ce soit ton homosexualité à te faire ressentir le besoin d'aller chez le psy, Mais imagine qu'en parlant avec des filles, en les fréquentant tu t'aperçois que tes préférences sexuelles peuvent te rendre heureuse : est-ce que tu irais chez un psy pour essayer de comprendre comment tes rapports difficiles avec ta mère t'ont rendue si heureuse ?

M. Non. Mais j'ai réfléchi beaucoup et je ne vois pas d'autres causes...

A. Il ne s'agit pas d'une maladie ou d'un phénomène strictement physique... Les rapports difficiles avec ta mère auraient très bien pu te transformer en bouffeuse d'hommes... Pourquoi tu insistes tellement sur les causes ?

M. J'en sais rien... je veux en parler avec quelqu'un que je ne connais pas... je veux comprendre.

A. Et s'il n'y avait rien à comprendre ?

M. Je souffre et je veux comprendre... c'est le minimum, il me semble, que de vouloir comprendre

A. Ça dépend de ce que tu veux comprendre. Pourquoi tu préfères les filles ou pourquoi tu souffres ?

M. Pour les deux.

A. Tu ne trouveras jamais l'explication de pourquoi tu aimes les femmes...

M. C'est vous qui le dites... il y a des gens qui croient le contraire...

A. Des psys... des gens dont le métier est de donner des explications qui n'expliquent rien.

M., Mais... qui peuvent apaiser...

A. Mais trouver des filles qui ont tes mêmes sentiments serait à mon avis beaucoup plus apaisant...

M. J'ai peur d'en parler à des filles, j'ai peur de me tromper... avec l'aide d'un psy je pourrais peut-être avoir le courage de chercher des filles... Je ne comprends vraiment pas votre haine des psys.

A. Aucune haine. Je vois seulement un danger. C'est parce que j'ai peur...

M. Vous aussi... la peur

A. Oui, j'ai peur qu'ils te fassent du mal. Les psys poussent comme les champignons et tu peux en trouver sur tous les terrains, de toutes les formes, de toutes les couleurs, de toutes les dimensions : il y en a de comestibles et de toxiques, d'hallucinogènes et d'atones. La différence entre les méthodes, les théories, les personnalités sont tellement grandes que dire « je vais chez un psy » ça ne veut rien dire. C'est trop général...

M. Comme dire "je vais chez le médecin"... les médecins aussi sont très différents...

A. Mais les médecins ont en commun une base scientifique tandis que les différentes écoles de psy n'ont rien en commun. En plus, ça ne dépend pas seulement de la personnalité de la psy, mais aussi de la tienne... Il est possible qu'une psy parfaite pour X soit un poison pour Y ou vice versa.

M. Donc on sait si la psy n'est pas un poison seulement après coup. Pas moyen de le savoir d'avance.

A. Pas moyen ...

M. Il suffira que si je m'aperçois que ça ne va pas...

A. Ouais... le danger... le danger...

M. Le danger ?

A. Non... ça va... mais je vais terminer avec un conseil... pas un conseil de psy, mais un conseil de vieux singe : essaie la voie du compromis, affiche-toi comme bisexuelle... ou bien, vas dans un bar de filles, fais une expérience : tu es trop jeune pour être traitée par un psy... la ligne est très mauvaise, je te rappelle demain. Ciao.

M. Ciao. À demain.

## Épilogue

*Bénite soit la « mauvaise ligne » et bénite soit la lectrice qui m'aide à terminer.*

LECTRICE : Vous me semblez aborder un problème qui n'en est plus un. Dans notre société les lesbiennes, en dehors de quelques cercles fermés, sont très bien accueillies. En ce qui concerne vos attaques à la psy, ils me semblent à très courte vue.

MOI : C'était un problème pour M., en France, en 2018. Pas si loin que ça.

LECTRICE : Un problème pour M. qu'on ne devrait pas monter en épingle, en ces jours-ci où finalement on commence à parler et réfléchir sur les féminicide.

MOI : Je suis d'accord que le féminicide est bien plus d'actualité, mais ça n'implique pas qu'on doive oublier ce qui l'est moins.

LECTRICE : Bien sûr, mais du moment que vous écrivez, d'une manière ou de l'autre vous vous inscrivez dans l'actualité

MOI : Les journalistes, mais pas nécessairement tous ceux qui écrivent.

LECTRICE : Je vous vois venir avec les philosophes de l'inactuel. Un peu trop facile. Celle qui lit un texte, même si son auteur fuit l'actualité, ne peut pas ne pas l'actualiser en faisant des liens avec ce qu'écrivent les journaux, racontent des amies, présentent les chaînes télé... Mais si au lieu de raconter votre histoire, vous auriez abordé le féminicide, de ce malheur si actuel vous auriez pu devenir encore plus inactuel

MOI : Ce n'est pas que pour moi être inactuel soit si important et je suis convaincu que dans le féminicide il y a beaucoup plus à inactualiser que dans l'homosexualité. Mais, personnellement je n'ai connu personne qui ait tué une femme.

*Un long silence*

MOI : Je ne peux pas parler de ce que je ne connais pas. Je voudrais seulement apporter un petit soutien au dialogue entre A. et M. qui pourrait être « exploité » (excusez l'expression) par une discussion sur le féminicide aussi.

LECTRICE : Comment.

MOI : Je ne sais pas... ou, oui... peut-être je le sais... en montrant que ces assassins n'ont pas besoin de psy mais des coups de marteau sur les... non... d'un nombre énorme d'années de prison... muets.